

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT

UN AN \$2.00
SIX MOIS 1.00
Strictement payable d'avance

REDACTION

80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :

Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - Sept francs
Strictement payable d'avance



LE MONUMENT CHAMPLAIN

Qui s'élève sur la terrasse Dufferin, à Québec.



Sommaire

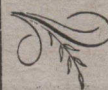
- Hommage à Champlain..... Adolphe Poisson
- Echos des fêtes du IIIe centenaire de Québec..
Françoise
- La France jugée par un Américain.....
Pierre Lorraine
- Liouel Duvernoy.. Adèle Bibaud
- Retour de chasse..... Amédée Jasmin
- Wolfe et Montcalm..... Pamphile Lemay
- Recettes Faciles.....
- Conseils Utiles.....
- La route s'achève (feuilleton) Jean Saint-Ives



MADAME
Charles Vezina

**Modiste
Tailleur**

**211 RUE AMHERST
MONTREAL**



Telephone
Est 2005



La seule Modiste a Montreal
qui livre son ouvrage en 6 jours



Chez moi, vous n'attendez pas des semaines pour vos toilettes, car j'ai toujours les Modistes nécessaires pour livrer toutes mes ordres 6 jours après la commande donnée.

**Jamais Trompées,
Jamais Désappointées.**

COSTUMES

Manteaux d'Hiver

TOILETTES

ROBES

BLOUSES

ETC.



**Nous acceptons
les réparations
en tous genres
de fourrures.**



SPECIALITE :

TEINTURE DE FOURRURES NETTOYAGE ET REPARATIONS.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 31eme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

<p>ABONNEMENT</p> <p>UN AN \$2.00</p> <p>SIX MOIS 1.00</p> <p>Strictement payable d'avance</p>	<p>REDACTION</p> <p>80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.</p> <p>TEL. BELL MAIN 999</p>	<p>A L'ETRANGER :</p> <p>Un an - - - Quinze francs</p> <p>Six mois - - - Sept francs</p> <p>Strictement payable d'avance</p>
<p>CHAMBRE 44</p> <p>20 rue Saint-Jacques, Montreal</p>	<p>ADMINISTRATEURS</p> <p>VALIQUETTE & DUBE</p>	<p>Tel. Bell Main 3795</p>



Hommage a Champlain

I

*Dans un rêve un archange aux fulgurantes ailes
M'enlevait du présent d'un vol vertigineux;
Et pour marquer des temps les phases immortelles
Se dressaient du passé les sommets lumineux.*

*Dans cette vision sublime, éblouissante,
Dans ce vol à travers les âges disparus,
Je vis de mon pays la fortune naissante,
Et c'est toi, vieux Québec, c'est toi qui m'apparus.*

*C'est alors que naquit cette ville héroïque,
Ce glorieux berceau de tous les dévouements,
Ce foyer qui devra sur toute l'Amérique
Sans trêve projeter ses purs rayonnements.*

*Des remparts de Québec à la rive lointaine
Où l'Erié déverse avec fracas ses eaux
Cet homme promenait, superbe capitaine,
L'antique fleur de lys, orgueil de ses drapeaux.*

*Il créait, il fondait, il luttait sans relâche,
Jetant partout l'espoir dont son coeur était plein,
Et mes yeux, éblouis de cette immense tâche,
Lisaient au livre d'or des nations: Champlain!*

II

*Tant qu'un souffle de vie enflera nos poitrines,
Que nos lèvres diront le franc parler normand,
Un peuple survivant à toutes les ruines
Sera ton plus durable et plus beau monument.*

*Orgueilleux de ton nom, fidèle à ta mémoire
Qu'il fera rayonner aux siècles à venir,
Le Canada français prendra soin de ta gloire
Et dans tous ses grands jours saura se souvenir.*

*Car grâce à toi, la France ici se renouvelle;
Elle retrouve ici son vieux sang rajeuni;
Sa vigueur d'autrefois sur nos bords se révèle,
Et pour cette oeuvre sainte, ô Champlain, sois béni.*

*Oh! qui t'eut dit qu'après deux grands siècles de lutte
Les deux races mêlant leurs drapeaux glorieux,
Sans faiblesse oublieraient leur si longue dispute
Dans un commun hommage au premier des aïeux?*

*Que des marins anglais salueraient ta grande ombre,
Qu'un vice-roi debout acclamerait ton nom,
Et qu'au pied de ton socle une foule sans nombre
Mêlerait ses bravos aux clameurs du canon?*

*Dresse-toi, noble et fier; voici l'apothéose.
Un monde devant toi défile en s'inclinant;
Et, gardien de la ville en ta virile pose,
L'ampleur de ton regard embrasse un continent.*

*Voici que, déployant son aile frémissante,
L'Éloquence sur toi plane avec majesté;
Pour ne pas regretter la Poésie absente,
Père de la patrie, ému, je t'ai chanté.*

ADOLPHE POISSON.

(Extrait de "Sous les Pins").

Echos des Fêtes du IIIe Centenaire de Québec

“Oyez ! oyez ! onques ne vist à Kebec de plus grandes et de plus belles festes que celles de l’an de grâce 1908,” aurait pu crier l’homme du guet, chargé d’annoncer dans la cité de Champlain, en souvenir d’un lointain passé, l’heure du couvre-feu, si ce personnage ne s’était, lui aussi, évanoui avec les heures émouvantes des solennités.

Finie, la supra grandiose démonstration d’un anniversaire trois fois centenaire ; éteinte l’illumination féerique, qui, douze soirs durant, ceignit d’un bandeau étincelant le front de l’antique promontoire ; muettes, les sonneries claires dont les sons se répercutaient sur les vastes plaines ; mais j’entends encore, en moi, chanter la joie de tout un peuple en cette glorieuse célébration et ce chant “qui se sent dans l’âme”, y laissera à jamais son harmonieux souvenir.

Disons-le tout de suite : les fêtes du troisième centenaire ont accompli ce qu’elles avaient promis, ont dépassé même tout ce qu’on en attendait, et pour les décrire s’épuiserait bien vite le trésor des mots.

Oh ! la chère et gaie vision que je rapporte de la vieille ville, — le cœur du Dominion — recouverte, comme d’une voûte, de drapeaux multicolores, tressaillant au vent et frémissant de l’âme de la patrie ! Combien nous devons nous féliciter d’avoir fait aimer le Canada par ces milliers d’étrangers accourus sur nos bords, aux lieux où le Canada se trouve tout entier !

Je n’eus pas le bonheur d’être le témoin des premiers jours des réjouissances, mais, j’étais dans les murs de la vieille cité à l’arrivée du “Don de Dieu”.

Ce fut par un soleil radieux jetant ses flammes d’or sur tous les points qu’il éclaira, que le vaisseau si petit d’apparence et si grand pourtant, puisqu’il a tenu les destinées d’un pays immense, fit son entrée dans le port de Québec.

A ses mats flotte le drapeau blanc, le drapeau fleurdelisé qui régna, ja-

dis, sur la Nouvelle-France ; l’équipage, au milieu duquel se dégage l’imposante figure de Champlain, est acclamé par la foule massée au-devant de lui. L’enthousiasme général se traduit par de vifs applaudissements et de joyeux vivats. A ce moment commence la répétition de la grande scène qui fit pour toujours de Québec, le boulevard de la religion et de la nation française. Le spectacle non-seulement était pittoresque, mais impressionnant et touchant par la brusque remontée de souvenirs auquel il donnait lieu.

C’est au quai du Roi que s’opéra le débarquement. Et c’est de là encore que se forma la procession historique devant aller déposer aux pieds de la statue de Champlain une immense couronne de fleurs de lys.

Tandis que le défilé se faisait aux bruits approbateurs d’une foule charmée, une autre cérémonie s’accomplissait sur la terrasse autour du monument élevé au fondateur de notre patrie ; les citoyens présentaient à leur hôte royal, le prince de Galles, ainsi qu’aux personnages de distinction, envoyés par la France et les Etats-Unis, une adresse de bienvenue.

Des estrades avaient été élevées de chaque côté du monument où s’étagaient, parmi les belles dames emmousselinées, l’habit noir des légistes et les uniformes chamarrés des militaires. Des drapeaux français, anglais et américains flottaient dans la brise, la musique des différents régiments se mêlaient aux acclamations des milliers de spectateurs. Jamais, de mémoire de Québécois n’a-t-on vu d’affluence plus considérable circuler dans les rues de la capitale. Jamais aussi peut-être ne vit-on plus d’ordre régner dans une agglomération si nombreuse et si diverse.

Les fêtes se sont passées sans qu’aucun accident pénible ou regrettable n’ait jeté de deuils irrémédiables sur leur éclat. Il n’y a qu’un désir et qu’un but : admirer les merveilles qu’on déroule aux yeux et rehausser par une bel-

le attitude l’éclat de ces uniques démonstrations.

Ce n’est pas mon intention de détailler par le menu le programme extraordinaire qu’offrait à l’admiration publique le comité des fêtes. Il convient cependant, que le “Journal de Française” garde les échos de ces inoubliables heures, et que j’en enrégistre, pour lui, les incidents principaux.

A cet effet, je ne pourrais passer sous silence le discours magistral de l’Hon. A. Turgeon, accueillant au nom du Canada les représentants des autres pays aux fêtes du troisième centenaire.

Je sais l’impression profonde créée par ce discours, l’admiration vive qu’il a soulevée, même, chez des adversaires politiques, et un triomphe comme celui-là doit dédommager, il me semble, des ennuis qui passent...

Trois nations — les premières du monde — étaient réunies à la fois. Il incombait à l’orateur de les accueillir en termes appropriés à l’honneur qu’elles venaient ajouter par leur présence, à notre pays. Le sang d’une de ces nations coule encore dans nos veines, tandis qu’un droit de conquête nous retient à une autre allégeance. Il fallait parler au cœur de l’une, à la générosité de l’autre sans perdre de vue ni la fierté de nos origines, ni la loyauté due au régime actuel... Certes, la tâche était difficile et délicate et nombreux en étaient les écueils.

Qu’eussions-nous éprouvé, nous, Canadiens-français, d’une défaillance, d’une hésitation dans l’exposé des justes sentiments que l’on doit, d’abord, à la France de qui nous tenons notre existence, notre foi, notre langue ? L’heure était grave.

Mais quand après avoir rendu hommage aux vertus d’une patrie en allée, quand après avoir déclaré que cette affection pouvait se concilier avec notre loyauté à la couronne britannique, quand après avoir affirmé que “chaque élément, chaque groupe ne peut se développer qu’en développant ses dons naturels et ses qualités propres”, l’orateur s’est écrié : “Ne cherchez pas à le séparer de son passé, à lui donner une autre âme, car, suivant un mot justement célèbre, vous n’en feriez que des déracinés !” Je ne sais pas un

cœur canadien français, dans ce vaste auditoire, qui n'ait battu et plus vite et plus fort, en écoutant cette noble et vaillante apostrophe.

Or, qu'est-il résulté d'une déclaration si digne et si belle ? Elle a mérité à l'orateur non-seulement l'admiration de ses concitoyens, mais les félicitations les plus chaleureuses des représentants officiels de la couronne britannique. C'est à qui du prince de Galles, du duc de Norfolk, de lord Roberts complimenterait le mieux le ministre des Terres et des forêts, et je me dis que ces fières paroles, qui n'avaient rien d'impérialiste, ont plu, plus que toutes les courbettes et que tous les aplatissements.

Au soir de ce jour eut lieu, sur les hauteurs de Lévis, un feu d'artifice. Il ne réalisa pas toutes les splendeurs que l'on en espérait ; plusieurs pièces furent manquées, peut-être à cause de leur éloignement ; d'autres, enfin, brillèrent... par leur absence. Mais l'illumination de la ville elle-même et de ses principaux édifices nous dédommagea de cette légère déception.

Il serait difficile de décrire d'une façon adéquate la splendeur de ces illuminations et le bon goût qui y a présidé. L'Abitation éclairait la Basse-Ville de ses faisceaux de lumières. Quel fulgurant anachronisme quand on songe que Champlain composait à grand-peine son luminaire de pauvres torches de pin ?

La basilique, l'archevêché, l'Université Laval se détachaient comme autant de foyers incandescents sur la densité bleuâtre du firmament.

Dés boutons lumineux couraient sur les arêtes vives du Château Frontenac, et l'Hôtel des Postes, ainsi que les monuments de Laval et de Champlain brûlaient en une apothéose de mille feux.

Mais la palme, doit, je le crois, être décernée aux édifices du Parlement. Seize piédestaux, sur les pelouses, portent les armoiries des villes principales de France, qui ont joué un rôle dans la fondation de notre ville ; des lumières en dessinent les contours. Seize mats vénitiens, d'où pendent de longues banderoles, entourent la façade principale ; au centre, la fontaine ruisselle des lumières, à la tombée de la nuit.

Des cordons lumineux accentuent les grandes lignes architecturales du Palais Législatif, des girandoles étincelantes, aux couleurs bleues, blanches et rouges, disposées aux angles de l'édifice, et rattachées au sommet de la tour centrale, semblent annoncer aux foules que là siégerait à perpétuité le gouvernement par excellence de langue française.

Les chères trois couleurs, avec quel plaisir je les ai saluées partout, étalées à profusion le long des rues, entourant les fenêtres, les arches ou claquant au vent sur le faite de la plupart des maisons !

A Saint-Roch, le grand centre de la population canadienne-française, les décorations fleurissent tout, depuis la façade des magasins les plus somptueux jusqu'à celle de la plus humble maisonnette. C'est gai, c'est riant, le cœur et l'esprit, pour se mettre à l'unisson, sont en liesse.

Des inscriptions appropriées traversent les rues, couvrent les murs. Elles se rapportent toutes aux héros de la Nouvelle-France, à leurs fondations, à leurs exploits, à leurs actions. Une d'elles surtout retient mon attention. C'est une parole de Champlain qui devrait nous servir de motto :

“ J'ay fait mon devoir en ce que j'ay pu ”.

Heureux ceux qui, à l'exemple du père de la patrie, peuvent se rendre ce précieux témoignage.

Au matin du 24 juillet, les troupes furent passées en revue par le prince de Galles, sur les Plainnes d'Abraham. La température était idéale ; — je regrette de me servir de ce vieux cliché, mais il rend si bien la situation.

C'est d'ailleurs le trait remarquable des fêtes que la constance de ce clair soleil qui rit partout et verse sa clarté sans faire souffrir de sa chaleur. Quelques jours de pluie seulement, et tout était compromis, puisque les principaux spectacles avaient lieu en plein air. Mais rien ne vint gêner la beauté du programme. Evidemment—cela va bien amuser les Montréalais—il y a un bon Dieu pour les Québécois.

Plus de 18,000 hommes de troupes, — marine, infanterie, artillerie et cavalerie — ont défilé devant la foule massée sur les estrades et sur la pelouse.

Rarement, il a été donné d'assister

à une démonstration semblable : on se serait cru subitement transporté à Longchamps à la revue du 14 juillet.

La richesse et la variété des uniformes, l'allure martiale des soldats, l'ensemble et la précision des mouvements, formaient un tableau des plus intéressants à contempler.

Tout à coup, les clairons sonnent, les troupes se mettent sous les armes : c'est le prince de Galles qui arrive sur le terrain accompagné d'un brillant état-major.

Il se rend d'abord à une estrade particulière où prennent encore place les personnes de sa suite. Je vois Lord Gray qui lui lit je ne sais trop quoi, écrit sur un parchemin quelconque. Je m'informe et l'on m'apprend que le gouverneur-général nous fait don officiellement des plaines d'Abraham et de Sainte Foye.

Je trouve la cérémonie un peu ridicule. Depuis longtemps les plaines appartiennent à vous, à moi, à Jean-Baptiste, je veux dire, et le cadeau qui nous est fait d'une chose qui nous appartient ne m'émeut pas outre mesure. Heureusement, la cérémonie ne dure pas longtemps ; le prince a hâte de monter son magnifique coursier noir qui l'attend, en piaffant au bas de l'estrade. Quelques minutes encore et il est en selle, la main au chapeau, saluant les étendards des différents régiments qui défilent devant lui.

Les musiques militaires remplissent l'air de leurs harmonies. Presque toutes ont adopté le chant “ O Canada ”, et le font entendre sur ce coin de terre qui a bu le sang de nos aïeux. L'hymne reçoit par là même sa consécration et, désormais, cet air d'une inspiration si haute, si entraînant, est reconnu comme le chant national canadien. Les fêtes de Québec n'auraient-elles eu que ce résultat qu'elles ont déjà mérité de notre reconnaissance.

Un personnage fort remarqué et toujours acclamé où qu'il se dirige, c'est lord Roberts. “ Our Bobs ” a la part du lion dans toutes les ovations ; on lui fait fête plus encore qu'au prince de Galles. Il fallait le voir, le jour de la revue, dans tout l'éclat de son uniforme de commandant en chef, portant dans la main gauche son bâton de maréchal. C'est le bâton de maréchal l'accompagnant.

également dans les cérémonies officielles d'ordre mondain, telles que réceptions d'état, bals, etc. Nous ne sommes guère habitués à voir les maréchaux se mouvoir, parmi nous, le bâton de commandement à la main, et, cette nouveauté est fort appréciée.

Le soir de la revue eut lieu le bal officiel donné au prince de Galles par le premier ministre et les membres du Conseil Exécutif. Les salles d'assemblée du Palais Législatif avaient revêtu leur plus belle toilette; des cartouches aux écussons français et anglais marquaient le caractère spécial de la fête; ces décorations, jointes à la noblesse des draperies, à la grâce des guirlandes fleuries piquées de lumières produisaient un ensemble du plus saisissant effet.

Le premier ministre, qui venait d'être créé chevalier, recevait en même temps que ses invités, les félicitations empressées.

—Votre chevalerie laissera-t-elle longtemps un titre en souffrance? lui souffle, en passant, une spirituelle Québécoise.

Mesdames Turgeon, Taschereau et Devlin font, avec les ministres, un accueil aimable aux hôtes du gouvernement.

C'est aussi la fête de la dentelle et de la gaze. Canadiennes, Anglaises et Américaines ont revêtu pour la circonstance les toilettes les plus fraîches et les plus coquettes. La musique joue en sourdine dans le frémissement des robes de soie. Le coup-d'œil est séduisant. Il a dû plaire aussi au prince et le mettre en gaité, car il est particulièrement aimable ce soir-là.

Plusieurs dames lui sont présentées et ont l'honneur de causer quelques instants, avec lui, sous le dais royal. Parmi celles-ci, je nomme Mme François Roy, dont le mari, médecin, a soigné un des membres de la famille royale — je ne sais plus lequel — lors d'un séjour au Canada. Le prince se le rappelle et demande que la veuve lui soit présentée.

Quelle différence entre le prince qui nous visita en 1901, et celui que l'Angleterre nous envoie pour les fêtes du troisième centenaire. C'est à croire que ce n'est pas le même. Ceux qui l'ont rencontré alors s'exclament sur la différence. Que lui est-il arrivé,

dans l'intervalle entre les deux visites, pour le métamorphoser en le personnage souriant et causeur que nous voyons aujourd'hui? La bonnification qu'apporte les années? Peut-être.

—Ah! s'écrie un Calino à mes côtés, ce qu'il sera parfait au prochain centenaire!

L'heure du souper est arrivée. C'est le moment où le prince doit conduire à table une dame que le protocole lui désignera. Tous les yeux se braquent vers le dais royal, et, maintes gentes petites femmes voudraient sans doute que l'honneur leur échouât. Mais il revient de droit à Mme Turgeon, qui accepte le bras du futur souverain avec la grâce et l'amabilité ordinaires qu'elle met au service de ses connaissances. La Canadienne-française est chez elle partout et ne se laisse pas éblouir par l'éclat d'un titre. Le prince sera son roi un jour, mais, en ce moment, il est surtout son hôte, voilà ce qu'elle n'oublie pas et ce qui fait que sa grâce garde un ton de dignité qui fait plaisir à voir. Le prince s'est souvenu, je l'espère, de cette attitude et de ce maintien, quand, deux jours plus tard, dans une excursion à la campagne, des touristes étrangères à notre nationalité s'emparent de vive force de ses mains pour les lui baiser.

Le prince de Galles adressa tout d'abord la parole en anglais à madame Turgeon.

—Son Altesse, réplique en souriant celle-ci, me permettra de lui répondre en français.

L'Altesse acquiesce avec une visible bonne grâce. Et durant le défilé et tout le temps du souper, c'est le doux parler de France qui aura raison de l'idiome d'Albion.

Le prince ne doit pas l'oublier car, à chaque fois que, par la suite, il rencontrera son hôtesse du Parlement, c'est en français qu'il lui adressera dorénavant la parole.

Allez et instruisez-vous, ô vous qui croyez que le respect et toutes les attentions ne vont pas à celles qui gardent la fierté de leurs origines et qui ne craignent pas d'affirmer leur nationalité.

Le programme du lendemain annonçait la représentation officielle des "Pageants". Quel dommage

de ne pouvoir donner un nom purement français à ces scènes descriptives et historiques, mais il ne s'en trouve aucun qui réponde parfaitement à ce genre de représentation. L'académie canadienne a donc créé ce néologisme en francisant le mot: pageant; puisse-t-il recevoir la sanction et les honneurs du Grand Dictionnaire!

Je ne surprendrai pas les personnes qui ont assisté aux fêtes de Québec si j'affirme que les Pageants ont véritablement été ce qu'il y a eu de plus magnifique et de plus intéressant au programme. Pour moi, ils ont gardé quelque chose d'intraduisible à force de grandeur, de poésie et de sentiment.

Les scènes, vous le savez, se déroulaient sur une partie des plaines, dans une harmonieuse atmosphère au charme pénétrant et languide, au milieu d'un décor unique au monde.

Au fond, à l'horizon, la triple rangée de collines s'étagant jusqu'aux Laurentides. Au milieu, le fleuve Saint-Laurent roulant ses eaux profondes au milieu de vertes prairies et de coquets villages. A droite, à gauche, en face, des clochers d'églises profilant leur silhouette à travers le ciel bleu, et, planant au-dessous de tout, l'âme des plaines prêtant au paysage sa grave beauté, sa douceur et ses prestiges.

Je renonce, malgré tout le plaisir que j'en aurais, à la narration des différentes scènes des Pageants. Déjà, je me suis laissée entraîner dans des longueurs qui dépassent le cadre assigné par le journal. Ce serait pourtant une tâche bien douce d'en consigner ici les détails attachants et je déplore la nécessité qui me force à y renoncer.

Ce dont je ne pourrais passer sous silence, c'est l'émerveillement où me jette la rapidité avec laquelle le travail gigantesque de cette organisation s'est accompli. En quelques mois, on a monté des pages d'histoire qui auraient exigé des années d'application et de répétitions.

Trois mille figurants aux costumes les plus compliqués ont pris part à ces représentations. Il fallait de tous ces artistes-amateurs une forte dose de bonne volonté, une intelligence très ouverte et très vive pour saisir, comprendre et apprendre leur rôle.

Aussi, le directeur, M. Lascelles, auquel revient le mérite de cette organisation, disait à chaque nouvelle recrue qu'on lui présentait : "Surtout, qu'on la choisisse parmi les Canadiens-français ; ils sont plus que tous les autres capables de me comprendre et de me seconder."

Ces représentations traitaient des différents événements de notre histoire toute française. On ne voyait rien qui fut de nature à blesser nos sentiments ou à nous humilier dans notre nationalité. Au contraire, il était plutôt hardi de faire avaler au prince et à sa suite la réponse de Frontenac au parlementaire anglais. Et pourtant des bravos de la loge royale soulignèrent la fière attitude et l'énergique réponse du gouverneur de la Nouvelle-France.

L'arrivée des Ursulines et des Hospitalières forma le motif touchant d'une des plus belles représentations. Une communicative émotion s'empara de l'auditoire à la vue de ces femmes qui furent les premières héroïnes de notre histoire, ouvrant les bras aux petits sauvages qui s'y précipitent et les refermant ensuite sur eux dans une maternelle étreinte. Une charmante collègue, Ginevra, du "Soleil", personnifia la figure à jamais sainte et glorieuse de Marie Guyart de l'Incarnation, la fondatrice des Ursulines de Québec.

L'Orchestre Symphonique, habilement dirigé par M. Vézina, à qui je suis heureuse de faire mon compliment en passant, jouait gentiment, durant ce tableau, l'air aimé, tant doux ! de la berceuse du roi Loys, dont la musique et les paroles ont été composées par une religieuse ursuline. Ce n'est pas sans un battement de cœur que les anciennes élèves du vieux monastère ont retrouvé la mélodie qu'elles chantaient dans leur enfance et à l'âge heureux de leur printemps.

La Grande Parade d'Honneur vint clore les Pageants.

C'est le défilé des armées française et anglaise, celles de Montcalm et de Wolfe réunies, lesquelles, côte à côte, drapeau français avec drapeau anglais, passent devant nous.

Le moment est solennel. La majesté de l'histoire, ainsi décrite, fait passer dans les veines le frisson auguste des grandeurs du passé, et les

pensées commencent dans un même et douloureux souvenir.

Il est sept heures du soir. Ce pendant qu'à tous les clochers sonne l'Angelus "qui semble pleurer le jour qui meurt", la plaine s'estompe de voiles légers, tandis qu'une grande boule en fusion, là-bas, au bord de l'horizon, disparaît parmi les nuages roses et mauves.

Au cadran aérien, la pâle aiguille du crépuscule indique que le soir va venir, et, c'est dans cette mélancolie du jour expirant que les voix et les souvenirs du passé montent en longs soupirs jusqu'à nous.

Et nous assistons, muets, émus, à cette parade où les drapeaux blancs et les drapeaux rouges se confondent et fraternisent dans une même apothéose.....

J'aurais fini s'il était possible de pouvoir ne pas mentionner la messe solennelle chantée en plein air sur les Plaines.

Une foule immense et recueillie assistait à l'imposante cérémonie.

Les marins français, au nombre de 460, accompagnés par la plupart de leurs officiers, assistaient pieusement au saint sacrifice de la messe et témoignaient, par leur attitude respectueuse, de la sincérité de leur foi.

La veille, l'amiral Jauréguiberry avait été, en personne, au palais archiépiscopal offrir, pour les cérémonies du lendemain, les services des braves marins du "Léon Gambetta" et de l'"Amiral-Aube". Le malentendu qui a résulté de la demande si spontanée, si sympathique du représentant de la mission française parmi nous restera comme une ombre à ces fêtes religieuses où la France n'a pas eu la place qui lui était due.

A l'issue de la messe, le Te Deum, cet hymne du triomphe et de la reconnaissance, fut entonné. Oh ! comme il est imposant et grand ce chant, le plus beau de notre liturgie ! Mais c'est un hymne d'allégresse et d'actions de grâces et nous remercions Dieu d'être prospères et heureux sous une domination étrangère, à l'endroit même où nos pères versaient jusqu'à la dernière goutte de leur sang dans une lutte contre la nation que nous servons si volontiers ?

Mais les ombres de nos morts, de nos chers morts, n'en sont point of-

fensées : elles sont dépouillées de toute considération mesquine. Si le plus pur sang de leurs veines répandu en holocauste a valu à leurs fils la paix et la prospérité dont ils jouissent aujourd'hui, leurs sacrifices ont trouvé leur récompense et leur dernier sommeil ne connaît ni les stériles regrets, ni la basse jalousie, ni l'amertume des haines.....

La fête champêtre à Spencer Wood, les réceptions à bord des croiseurs-cuirassés français et américains, le bal costumé et la réception civique à l'Hôtel de Ville ont clos, et superbement, la série des fêtes du troisième centenaire.

Québec a droit de s'enorgueillir de son succès. Elle vient d'attacher à sa couronne séculaire une étoile lumineuse dont les rayons ont déjà projeté sur tout le monde entier.

FRANÇOISE.

Elle est bien jolie ce soir, ta femme, dans son costume de marquise.

—Tu trouves ?

—Ravissante ! Mais pourquoi la regardes-tu de cet air désolé ?

—Elle me donne faim.

—Comment, faim ?

—Oui : Elle a payé son costume sur nos économies de nourriture.

Il y a eu soixante-cinq ans ce mois-ci que Mme Adelina Patti est née à Madrid.

On sait que la grande cantatrice, qui fut longtemps l'idole des Parisiens, est illustre dans le monde entier. Elle a chanté devant de véritables "parterres de rois", et plusieurs souverains ont daigné tracer quelques mots sur son éventail.

Le tsar Alexandre III a écrit : "Rien ne calme comme votre chant."

La reine Christine : "A l'Espagnole, une Reine qui est fière de la compter parmi ses sujets."

L'empereur Guillaume : "Au rosignol de tous les temps."

Au centre de l'éventail, se trouvent ces mots : "Reine du chant, je te tends la main. A. Thiers, président de la république française."

—C'est très gentil, disait récemment la célèbre cantatrice. Mais voilà la main que je ne suis pas pressée d'aller serrer."

La France jugée par un Américain

"THE FRANCE OF TO-DAY," par M. Barrett Wendell

IV. — LE TEMPERAMENT FRANÇAIS.

D'après ce que nous avons dit dans le chapitre précédent, on pourrait être porté à croire que les Français manquent d'individualité.

Il faut analyser certaines caractéristiques de leur tempérament national pour bien comprendre à quel point ils sont personnels, nonobstant leur acceptation volontaire du système traditionnel.

Malgré la cordialité de leur accueil, malgré leur sensibilité extrême, les Français sont réticents quand il s'agit de livrer le fond de leur pensée ; et cela, non seulement avec des étrangers mais même entre eux, même avec leurs amis les plus chers. Ce sentiment est très difficile à définir, ce n'est pas absolument de la réserve, c'est "une sorte" de réserve, qui ferait considérer comme un manque de décence, de révéler l'intimité de l'âme, intimité qui devrait rester sacrée jusqu'à l'heure des confessions religieuses ou mondaines. En agir à ce point de vue spécial, ainsi que le font l'Anglais et l'Américain, leur semble en quelque sorte l'exposition éhontée de leur nudité spirituelle. Ce sentiment est une pudeur instinctive de l'esprit. Cette réticence délicate, indéfinie, en matière spirituelle seulement, fait un contraste piquant avec leur franchise verbeuse quand il s'agit d'autres objets ; et le tout est profondément caractéristique.

Il est une vertu que les Anglais et les Américains d'un côté et les Français de l'autre se refusent mutuellement la sincérité. Tous sont certains que le voisin se trompe en portant sur eux ce jugement défavorable.

Il y a une cause à cette erreur. Les deux peuples ne conçoivent pas la sincérité de la même manière.

Pour l'Anglo-Saxon, la sincérité doit être personnelle. Un homme sincère est celui qui, à tout moment, sera prêt à révéler son moi intime, avec sa complexité d'émotions et de

pensées. Aussi longtemps qu'il ne nous cache pas cela, nous ne voyons pas de raison absolue pour qu'il se torture, afin, par exemple, de mettre sa vie en accord avec ses principes, ou de faire concorder ses assertions et les faits qu'elles concernent. S'il se laisse connaître lui-même, sans réserve, nous le considérons comme parfaitement sincère.

L'idéal Français de la sincérité est bien plutôt intellectuel que personnel. Cet idéal admet et même demande un degré de réticence personnelle qui, aux yeux des Anglais, dépasse l'extrême prudence ; mais quand il s'agit de confronter des problèmes de vie ou de philosophie, il impose impérieusement une franchise intellectuelle que les habitudes mentales anglo-saxonnes moins alertes, leur ont jusqu'à présent permis de négliger avec une parfaite indifférence.

Cette divergence n'est pas une contradiction, c'est une différence d'accent dans la compréhension morale.

Français et Américains admettent volontiers que la sincérité idéale, dans sa céleste perfection, devrait être intellectuelle et personnelle. Pour le Français, la phase intellectuelle semble plus importante ; pour l'Anglo-saxon, la phase personnelle est la plus essentielle. Les Français, en tant que nation, ne sont pas plus des menteurs que les Américains ne sont des hypocrites.

Une difficulté surgit bien vite pour qui prétend étudier le caractère français. Les Américains se plaignent parfois de ce que les étrangers les considèrent comme étant tous semblables, alors que de très grandes différences existent entre le "down East Yankee" et l'homme de l'Ouest, l'habitant du "Middle West" et celui du Sud. Quand il s'agit de la France, cette diversité est encore plus grande, et elle a des siècles d'existence ; le Celte de Bretagne et le Wallon du Nord, le Basque des Pyrénées et le Bourguignon, le Gallo-Romain de Provence et le Parisien composite, sont des types autrement

divergents ; et cependant, après les avoir bien connus, on en vient à conclure qu'ils se ressemblent sur beaucoup de points. Ceci dû, probablement, au rôle prédominant joué par Paris et à la centralisation intense. Malgré cela, l'idée que se fait fréquemment l'étranger d'un type français unique est erronée ; et ce type même est également faux, la plupart du temps.

Le personnage caricaturé par John Leech et resté populaire en Amérique, avec sa taille de guêpe, ses pantalons à la hussarde, son chapeau à bords plats, sa moustache cirée en pointes d'épées et sa coupe de cheveux invraisemblable, est aussi inconnu à Paris qu'à New York.

A un autre point de vue, le type de Français frivole, gai, incapable de se fixer, bruyant et papillonnant est un type également inexact.

Les Français actuels, surtout ceux de la jeune génération, sont désespérément sérieux, mais cette gravité n'est nullement incompatible avec le courage et la courtoisie qui ont illustré l'ancienne France. A ce sujet, Mr. Barrett Wendell cite quelques anecdotes qu'il serait trop long de rapporter ici : l'une d'elles l'amène à parler du duel.

Le Français et l'Anglo-Saxon, s'accordent sur un point : quiconque n'a pas un sens profond de l'honneur, n'est pas un "gentleman".

Autrefois, tout "gentleman" qui se croyait atteint dans son honneur appelait l'insulteur en champ clos pour une rencontre à mort.

Durant le XIXe siècle, cette coutume est tombée en désuétude en Angleterre et en Amérique. En France, elle s'est tellement modifiée que dans les duels modernes il n'y a généralement pas même de blessés. D'où les Anglo-Saxons en sont venus à conclure que toute l'affaire n'était qu'une comédie ; absolument comme les Français ont été amenés à penser que le sens de l'honneur s'était oblitéré chez leurs voisins. Ils se trompent, cela est certain ; et les Anglo-Saxons aussi.

La différence gît au fond même des deux tempéraments nationaux ; les Français sont d'une intelligence plus curieuse et sont bien plus disposés à ajouter de l'importance au système établi.

La seule chose qui nous frappe dans les duels modernes est qu'ils sont généralement inoffensifs. Alors que pour un esprit français le fait est, que, quand bien même un duel n'aurait aucun résultat fatal, il n'en est pas moins vrai que tout homme allant sur le terrain, risque délibérément sa vie. Son acte, probablement, n'est que conventionnel ; mais il peut être mortel. Et même quand cet acte n'est qu'une simple formalité, il constitue une courageuse reconnaissance du fait que tout homme se prétendant membre d'une société civilisée, doit se considérer comme responsable de toute infraction au code de conduite prescrit par ses traditions.

Comme résultat, il y a peu de différence entre les deux peuples. Le mépris du point d'honneur n'a pas occasionné un accroissement d'inconduite chez les Anglo-Saxons durant le dernier siècle ; et le respect du point d'honneur chez les Français, ne fait pas que leur manière d'être soit toujours irréprochable. — Ni les uns ni les autres d'ailleurs, ne tuent aussi facilement que leurs ancêtres les gens qui ont l'infortune de ne pas penser comme eux. Mais les Anglo-Saxons ne seraient pas eux-mêmes, s'ils ne remarquaient pas avant tout et brutalement, ce qu'il y a de conventionnel dans cette fidélité des Français à observer un système établi. Et les Français ne seraient pas ce qu'ils sont, s'ils ne considéraient pas comme répréhensible ce mépris du système.

Cet esprit systématique est une des caractéristiques profondes du caractère français, autant que cette sensibilité à ressentir toute atteinte à leur personne ou à leur dignité.

Une chose qui étonne énormément les Anglo-Saxons est de voir que cette susceptibilité ne s'applique pas seulement à cela, mais aussi, parfois, à des questions abstraites.

Tout le monde peut comprendre l'émotion violente causée chez qui que ce soit par une atteinte à sa dignité personnelle ou à ses intérêts, mais cela paraît plus étrange quand il s'agit de pures abstractions ; cependant rien n'est plus fréquent en France, si vous en venez à attaquer, à mettre en question la validité ou l'efficacité de tout système établi ou idéal, qui leur tient à cœur.

M. Barrett Wendell cite à ce sujet une discussion sur le divorce avec une femme Française.

Pour prouver la vérité de sa théorie, c'est-à-dire combien le divorce était contraire au bien de la famille et de la société, elle avait pris un cas hypothétique, et son récit l'avait amenée à reconnaître des faits d'inconduite masculine et féminine, que, dit l'auteur, une femme Anglo-saxonne aurait feint d'ignorer ou essayé de voiler. Pour un esprit français, ajoute-t-il, cela n'implique aucune effronterie ; pas plus que l'inverse n'implique aucune hypocrisie consciente pour un esprit anglais.

C'est une caractéristique de la sincérité intellectuelle française de ne pas faire de compromis avec les faits.

Les Anglo-Saxons sont confortablement disposés à croire, ou à affecter de croire, que les choses sont comme elles devraient être. Pour les Français, c'est hypocrisie de ne pas reconnaître les choses telles qu'elles sont ; et ils ne voient aucune valable raison de feindre que les choses sont telles qu'elles devraient être.

Les deux peuples ont pratiquement les mêmes conventions ; la différence gît dans le fait que l'Anglais ne regarde jamais en dessous ; qu'il ne les considère pas simplement comme conventions et qu'il leur donne rarement leur juste valeur excepté dans les cas où il les trouve bénévolement conformes aux faits.

Le Français regarde au fond des choses avec une singulière acuité d'observation et il dit carrément ce qu'il voit. Et ce qu'il voit, il le considère comme trop dangereux pour n'être pas réprimé par toute la puissance du système conventionnel. Les conventions ne sont pas pour lui des vérités et pas davantage de simples formes ; ce sont les remparts de la Société que l'on ne peut abandonner ou négliger qu'au risque d'un péril social.

Une autre caractéristique profonde du Français est son attachement passionné à ce que l'on peut appeler la généralisation et l'abstraction philosophique.

Ce trait a pour origine son activité intellectuelle qui dépasse de beaucoup la conception anglo-saxonne. Il résulte de cette inclination qu'aucun peuple n'est moins disposé à rester

placidement dans un accord unanime.

Deux affirmations lui sont particulièrement chères ; la première est que les phases de la vie, avec toute leur variété et leur complexité, peuvent être généralisées ; la seconde est que l'on ne doit jamais hésiter à reconnaître un fait, si gênant qu'il soit.

Ils ont un besoin absolu, impérieux, de simplifier jusqu'à ce que l'on puisse concevoir les faits d'une manière claire, sûre, finale, avec toute la précision d'un système immuable et fixé.

Leur centralisation, l'organisation de leurs universités, la structure si parfaitement ordonnée de leur vie sociale, jusqu'à ce conservatisme foncier que l'an découvre sous les divagations de leurs partis radicaux, tout montre combien cet amour du système est profondément enraciné dans l'âme française.

Cette "réticence personnelle" même, dont nous parlions plus haut, et qui fait un si piquant contraste avec leur sincérité philosophique, marque elle aussi, leur dévotion au système : même dans les rapports les plus intimes, les écarts du tempérament individuel sont soumis aux grands principes, aux grandes vérités que nous devons reconnaître comme les vrais guides de la vie.

Ces deux inclinations : l'amour de la généralisation philosophique et le respect du fait amènent parfois un résultat paradoxal.

Et il est extrêmement curieux de voir les peines prises pour les concilier.

Il n'y a pas de formule philosophique qui puisse embrasser tous les faits. Des faits imprévus se produisent chaque jour. Et l'on ne peut pas toujours sauver la formule en disant que l'exception confirme la règle, car la formule idéale ne devrait pas admettre d'exception.

Il ne reste plus que trois partis à prendre : ou bien faire entrer de force le fait dans le système ; ou bien ignorer virtuellement le fait en le traitant de négligeable ; ou bien réformer le système pour le rendre conforme aux faits. Quel parti prendra le Français ? C'est difficile à dire ; mais il prendra sûrement l'un des trois, et une fois qu'il l'aura pris, il s'y attachera avec une telle passion, une telle ferveur, qu'il verra un ennemi dans tout adversaire.

Pour donner un exemple tangible,

M. Barrett Wendell nous parle des troubles dans les lycées de Paris, à propos de Jeanne d'Arc et aussi de l'affaire Dreyfus.

Voici ce qu'il dit de cette seconde.

Le fait lui-même fut presque aussitôt perdu de vue. La question devint une question absolument abstraite, une question de principes. La France se divisa en deux camps. Pour les uns, le précepte primordial était "De minimis non curat Lex". En comparaison du bénéfice que nous dérivons du respect des institutions, en considérant combien la civilisation est fatalement ébranlée par tout ce qui affaiblit ce respect, les intérêts d'un individu unique sont négligeables. L'intérêt particulier doit céder à l'intérêt général. "De minimis non curat Lex".

Pour les autres la maxime était : "Fiat justitiâ ruat cœlum". Les gens disposés à s'intéresser plus aux personnes qu'aux institutions, ceux pour lesquels les droits de l'individu priment ceux de la Société considérée en un bloc, adoptaient forcément cette seconde manière de voir :

Lotion . . .

"SAPHO"

Hygiène de la Tête

Insecticide . . .

"SAPHO"

Pour destruction complète de tous les insectes.

THE
Sapho Mfg. Co.

61, ST-GABRIEL,

MONTREAL

Demandez le Catalogue

des Produits "SAPHO"

Que le ciel croule mais que justice soit faite.

Et les Français de prendre parti avec précision, logique, et intense animosité.

Cela est bien conforme avec leur caractère. Ils sont passionnément épris de système; leur intelligence alerte est passionnément éprise de raisonnement; ils tiennent passionnément à tout généraliser dans un ordre abstrait; et par dessus le marché ils veulent avec la même passion à reconnaître tous les faits. Quand les faits et le système sont, en désaccord, le Français est ému à un degré qui rend profondément vifs, et qui concentre indument ses procédés de raisonnement. Et c'est pour cela que dans tout le cours de leur histoire nous rencontrons de si tragiques antagonismes de convictions.

"Un Français ne haïra jamais un étranger avec une haine aussi profonde que celle qu'il nourrit à l'égard d'un compatriote qui professe d'autres opinions que les siennes"; cette parole d'un écrivain anglais qui connaît bien la France a un grand fond de vérité.

Mais ce serait mal comprendre les Français que de s'arrêter à ces dissensions qui surgissent de la profonde individualité de leurs caractères.

Ils restent unanimes dans certains sentiments, dans certaines impulsions. Cette tendance vous la découvrez dans beaucoup de faits, dans bien des phases de leur vie nationale. En Asie, les missionnaires et les diplomates les plus radicaux, oublient sciemment leurs différences foncières de principes, pour ne se rappeler que d'une chose c'est que les uns et les autres sont de loyaux Français. En pénétrant dans leurs familles on se convainc de la profonde tendresse de leurs sentiments.

Nulle part ailleurs au monde, on ne constate dans tous les rangs de la société, une semblable sympathie, si profonde, si consolante devant la mort. Les Anglo-Saxons sont souvent enclins à trouver macabres, ou préfontes, les pompes dont on entoure, en France, les funérailles. Mais qui ne serait profondément touché de la courtoisie respectueuse et tendre avec laquelle la foule, chez eux, se découvre durant que passe la triste procession. L'impulsion

peut être momentanée; l'acte de sympathie aussitôt oublié qu'accompli; mais le fait reste singulièrement significatif.

Quand pour un instant les Français se trouvent à l'unisson, en présence d'une grande émotion humaine, l'on peut être assuré qu'ils le sont avec une singulière intensité de tendresse.

C'est pour cela qu'on les aime tant quand on les connaît bien.

(à suivre)

PIERRE LORRAINE.

LES 4 PHARMACIES

Henri Lanctot



POUR VOUS SERVIR MESDAMES.

Accessoires de Pharmacies—Eponges, Articles pour le bain et la Toilette.
Wash Rags blanches et de couleur.....5c 10c 15c
LOOFAHS POUR FRICTION.....25c
Poêles à Alcool.....25c et 50c
Alcool Méthylque.....\$1.00 le gallon 35c la pinte

Nourriture pour Enfants

Nestlé's Food.....36c
Allenbury's Food.....45c et 85c
Horlicks Malted Milk.....45c et 85c

Toniques, etc.

Vin Vial.....\$1.15
Quina Laroche.....\$1.35
Quinum Lafarraque grand flacon..\$1.75
Carnine Lefrancq.....\$1.75 et \$3.25
Sedlitz Chanteaud.....49c

Demandez les ailes flotteurs pour apprendre à nager, 40c 50c 75c.

Chocolats de Lowney, de McConkey

Pour vos Prescriptions

Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos quatre pharmacies vous assurent leur bonne préparation.

QUATRE PHARMACIES :

295 rue Ste-Catherine, coin St-Denis.
820 rue St-Laurent, coin Prince Arthur.
447 rue St-Laurent, près De Montigny.
Nouvelle Pharmacie :
530 St-Denis coin du Square St-Louis.

Lionel Duvernoy (1)

Lionel Duvernoy, homme de science, et de génie véritable, encyclopédie vivante cherchait une âme ; une âme qui fut sienne, où ses pensées, ses sentiments, ses goûts, ses aspirations, ses enthousiasmes se retrouveraient enfermés, tel qu'en un coffret d'or ; où tout ce qu'il éprouverait se refléterait ; phonographe parfait répétant ses paroles ; idéal introuvable, que depuis des années, aussi malheureux que Byron, il s'acharnait à découvrir. Car il n'était pas banal, Lionel, avec sa belle figure, sa stature d'athlète, ses manières attrayantes, son esprit fin se révélant au dehors par le timbre séduisant d'une voix chaude, mélodieuse, sachant dire.

Lionel savait ce qu'il savait, son érudition profonde ne lui laissait ignorer que peu de choses. Son grand savoir le faisait isoler des masses qui le fatiguaient. La bêtise humaine l'ennuyait souverainement ; il était l'exception sur le cent collectif ; sur cent individus, quatre-vingt-dix sont des niais, donc il était l'homme à plaindre, celui qui voit, qui sent, qui souffre ; qui souffre de l'isolement de son génie, le faisant un peu ressembler au malheureux voyageur égaré dans une contrée sauvage, où tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, paraît étrange, ridicule, à ces incivilisés le regardant avec des yeux surpris, étonnés.

Pauvre Lionel ! Oui, il souffrait de se voir perdu au milieu d'un entourage toujours nombreux qui le recherchait, le cajolait, le flattait. Il était riche, savant, puissant ; on l'entourait, on le voulait ; les femmes se le disputaient. Lui restait charmant, mais impassible et froid ; son bel œil noir était trop profond, lui révélait trop vite la petitesse des caractères, la ruse, le mensonge, l'hypocrisie. La psychologie humaine n'avait pas de secret pour lui.

Au début de sa carrière, il avait

étudié la médecine, il avait vu couper bien des corps, des bras, des jambes, sans vouloir lui-même opérer. De toutes ces boucheries humaines, il avait conclu que pour sauver trois individus, on en faisait mourir six.

Ce problème résolu, il abandonna la science d'Esculape pour l'étude du droit ; là encore, il trouva des mécomptes ; le droit c'était la raison du plus fort ; la justice un mythe. Il se livrerait donc à la sculpture, le marbre froid et dur, il saurait par la seule force de sa volonté, en faire une œuvre d'inspiration sublime.

Il se mit à l'ouvrage, travailla fort et en peu d'années réussit. A l'exposition des Arts, à Paris, il obtint le premier prix pour sa statue de l'Attente. Il eut un succès monstre, on l'acclama dans un délire d'enthousiasme, les hommes l'enviaient, les femmes le couvrirent de monceaux de fleurs. Un prix fabuleux lui fut offert pour son chef-d'œuvre, il refusa, et, tel qu'un mari jaloux, courut s'enfermer avec son trésor.

Comme Pygmalion il se mit à aimer sa statue. Il rêva de ses yeux, de cette bouche, de cette âme, qui semblait s'échapper de ses lèvres : il entendit d'elle les paroles qu'il voulait entendre de l'être aimé, il lui sourit et vécut ainsi du rêve assez heureux pendant quelques semaines ; mais un beau jour, malgré toute la séduction de la déesse, il trouva vides les pièces qu'il habitait. Le mal dont il avait beaucoup souffert le reprit. Il résolut de voyager, il parcourrait le monde, il la trouverait cette âme fraternelle qu'appelaient son âme ; elle existait, mais où ? S'il ne l'avait pas rencontrée en France, pays des lumières, du sentiment, de toutes les grandes idées, n'était-ce pas une utopie d'espérer la trouver ailleurs ? Cependant, poussé par le désir de se sentir compris, il obéit à la force irrésistible qui l'entraînait toujours vers l'inconnu.

Il avait déjà visité le continent européen sans succès, il voyagerait vers le nouveau monde, sol natal des

Atala, des Evangéline. Oui, il irait jusqu'en ces terres lointaines. Avant, toutefois, il verrait l'Afrique ; il voulait étudier toutes les femmes, les blanches, les noires, les jaunes ; trouverait-il plus de noblesse chez les nations sauvages, chez l'être n'étant pas l'esclave des conventions mondaines, nées pour étouffer la droiture des sentiments, rapetisser les natures en les assujétissant à une loi commune, éteignant dans leur âme ces élans spontanés de générosité, de sacrifice, de désintéressement que l'homme du monde appelle exaltation. La civilisation portée à son paroxysme, n'est-ce pas la décivilisation ? n'est-ce pas l'engloutissement de toutes les aspirations, l'obstacle au vrai bonheur avec ses faux préjugés ? n'est-ce pas le berceau des maux de la société, le berceau de toutes les souffrances, les haines, les jalousies de toutes les démoralisations humaines ? C'est le rieur éternel qui fait entendre son cynique ricanement devant la naïveté de la vierge émue croyant encore à la vertu. Ah ! oublier le monde entier, s'enfoncer dans la profondeur des forêts, des déserts, affranchi de toutes les fausses idées d'une société fautive ; être franchement soi, en pressant la main d'une autre soi-même ; oser dire ce que l'on pense, se laisser être heureux, voilà la vraie sagesse !

Ce bonheur, il le voulait : à tout prix il le trouverait. Avec cette détermination, il entreprit ses longs voyages.

Sa première étape fut au Caire ; arrivé à l'endroit où le plus grand des généraux harangua ses soldats, le sculpteur, impressionné, s'arrêta devant la face sinistrement triste du sphinx, monstre de l'antiquité, placé entre les trois pyramides dont la majestueuse grandeur lui forme une garde royale ; dorées des rayons jaunissants d'un ciel où le soleil s'endormait, elles lui parurent d'un faste légendaire.

Le génie des siècles passés le laissait saisi d'enthousiasme. En contemplant la figure morne, le regard sombre du colosse, qui semble reprocher au temps d'avoir enfoui ses griffes dans le sol, d'avoir assoupi sa force en l'enlisant jusqu'au cou, de l'avoir presque désarmé en lui enlevant son prestige d'incompris, Lio-

(1) Cette nouvelle a reçu une mention honorable au Concours Littéraire à l'Alliance Française. — Note de la Rédaction.

nel se sentit envahi d'une triste mélancolie. Lui aussi, depuis des années, était incompris ; il ne pouvait trouver celle qu'il cherchait. Au fond de son âme, il demandait la lucidité du malheureux fils de Laüs, vainqueur de l'être fantastique. Où est-elle ? Avec ce but fixe de sa vie, il entra dans le désert, non sans avoir auparavant escaladé avec l'aide des Bédouins, les Pyramides, voulant éprouver la terreur vertigineuse que l'étranger ressent en visitant ces masses imposantes.

Le désert, n'était-ce pas l'image de sa vie ? Ses pas s'y enfonçaient géométriquement, systématiquement.

Les collines, les vallons qu'il y découvrit, il les comparait aux émotions violentes qu'il avait quelquefois éprouvées aux heures où il avait eu enfin pouvoir réaliser son rêve ; les courants ondulés, aplanis, sans trêve, c'était la réalité, c'était la vie qui passe où le sable poudreux efface toutes les illusions ; l'oasis où, quelquefois, sur sa route, il abreuvait ses lèvres desséchées ; c'était les douces rêveries de cet amour idéal qui l'avait jusqu'alors préservé des amours vulgaires, lui conservant toute l'ardeur de ses nobles tendresses pour cette femme souhaitée, pour cette nature devinatrice, vers qui tous les élans passionnés de son cœur le poussaient. Ainsi, il avait passé sa première jeunesse, ainsi il avait souffert, ainsi il avait aimé, soutenu par cette flamme mystique, le faisant une exception aux autres hommes.

Sa grande érudition, son ardeur pour l'étude des choses abstraites l'avaient aidé à supporter cet isolement volontaire, dont saignaient toutes les fibres de son âme. Parce qu'il était plus noble, plus grand que la généralité des êtres humains, il ressentait une douleur immense de se sentir toujours seul au milieu de son entourage.

Découragé, il se demandait amèrement si le Gardien Suprême de tous les mystères physiques, métaphysiques, hiératiques, systématiques, l'avait jeté dans l'océan universel, lui infime atôme, pour suivre le sentier déjà battu des primitives générations, qui acceptaient comme un legs héréditaire les jouissances matérielles sans préoccupation du véritable idéal nous rapprochant du Souverain des

mondes ; si toutes ses aspirations devaient s'éteindre, faute d'aliment, comme les pâles rayons de l'astre des heures sombres à l'approche du jour.

Sa mélancolie augmentait ainsi que les ombres de la nuit, qui, elle aussi, plus que jamais, était entrée dans son cœur avec les mornes solitudes des régions environnantes. Cet homme, si brave, si courageux pour affronter les périls, pour supporter les douleurs physiques les plus cuisantes, avait parfois, ainsi qu'une petite femme nerveuse, des défaillances, des désespérances devant son impuissance à trouver le remède au mal moral qui voilait tout son œil.

Parfois, au milieu du Sahara il s'était arrêté ému, surpris aux accents de sa voix répétant à son insu : où es-tu, où es-tu ? interrompant soudain le calme oppressant de cette mer de sable, qu'il parcourait ; puis tout rentrait dans l'angoissant silence, ou pas un bourdonnement d'insectes, pas un frémissement de feuille, pas un gémissement de l'air ne se faisait entendre, immobilité complète de tout ce qui respire ; tel qu'un léthargique sommeil vous clouant rigide, impuissant, vivant, mais ne respirant plus ; image réelle de la lugubre mort, vous pénétrant d'un sentiment indéfinissable, vous saisissant aux entrailles d'un frissonnement de terreur, vous clouant sans force, sans énergie, éprouvant des tourments inconnus, ébloui de vertige comme si la dernière heure allait sonner, oppression sans égale causée par la nostalgie aigue de pouvoir sentir quelque chose vibrer autour de soi.

Après le désert, Lionel passa en Arabie, se dirigea vers l'Inde, visita le Japon, traversa le grand océan, puis enfin posa ses pieds sur le sol d'Amérique.

Chose étrange, en respirant, à Victoria, les premières bouffées d'air, il éprouva les douces sensations de l'amoureux éconduit recevant un bouquet lui annonçant qu'on le regrette, qu'on le rappelle.

Tout lui plaisait au Canada. La chaîne des Rocheuses, avec ses pics, ses glaciers, ses pierres cristallines aux mille couleurs, l'émerveilla. Il retrouvait là une infinité de petites Suisses, avec des montagnes plus

hautes, des lacs plus grands. Le site poétique de Banff à plus de quatre mille pieds d'élévation, entouré de pics hérissés, le captiva plus que tout autre endroit ; ce fut à regret qu'il s'en éloigna pour traverser la prairie.

Il fut surpris de trouver cette vaste région de l'Ouest si florissante, sillonnée de villes d'hier, bien bâties, si jolies, si coquettes possédant un commerce étendu, des industries manufacturières importantes. Les ranches aux nombreux troupeaux l'étonnèrent ; il se laissa séduire par la vie libre, affranchie de toute considération mondaine que menaient ces éleveurs de bestiaux, et passa plusieurs semaines au milieu d'eux ; il put ainsi constater la richesse du sol, dont la luxuriante végétation a valu à ces contrées le titre de Grenier du Canada.

.....
Bour che, bour r che, bour r che, la roue du navire frappe la vague qui vient mourir au loin sur la grève. Le " St. Irénée " fend mystérieusement les eaux du Saint-Laurent. On arrive à la Malbaie, sur la rive nord du fleuve, endroit où les touristes jouissent d'un superbe panorama. L'œil ne saurait se lasser d'admirer ce littoral enrubanné de routes ombrées, offrant aux regards mille tableaux variés, les ascensions subites s'y multiplient avec une splendeur de décor qui vous saisit, vous empoigne ; toute la rive ainsi escarpée, accidentée se continue jusqu'au Cap Diamant, que couronne la vieille citadelle.

Assise à l'arrière du paquebot une jeune fille aux formes gracieuses, accusant toute la sève de la première jeunesse, au teint pâle, mais frais, aux traits d'une expression unique, suivait de ses beaux yeux couleur noisette, le vol téméraire de deux petits oiseaux que l'inexpérience de la vie avait fait s'aventurer, en chantant un duo bien parfait, trop près d'une vague mugissante. La lame furieuse ils ne le voyaient pas, traîtresse elle les couvrit de son écume blanche, quelques secondes encore, on vit leurs ailes se débattre, puis la force des eaux les retint dans son antre.

Anxieuse, la jeune fille plongeait plus avant ses regards dans le fleuve, espérant les voir reparaitre, mais

en vain, ils étaient bien ensevelis, tous deux.

Pauvres oiseaux, qui, tout à l'heure avez noté dans l'air une musique si joyeuse, vous voliez, vos cœurs battaient à l'unisson. Imprudents ! vous ne saviez donc pas que tout l'univers vous en voulait ? Jaloux de votre bonheur, mille lutins vengeurs vous poursuivaient ; vous ne pouviez plus vivre, vous vous aimiez d'un amour trop parfait ; tous les esprits malins demandaient votre vie. Votre crime était grand, vous avez oublié le monde entier, il fallait disparaître ; tous les fluides magnétiques, diaboliques, déchainés contre vous en même temps, vous précipitèrent dans ces eaux perfides qui vous guettaient.

Emue, ainsi pensant, la jeune fille entra ne voulant plus regarder cette onde méchante ; impressionnable et tendre, cette mort l'attristait. Lentement, elle se dirigea vers le piano, inconsciente de tout ce qui l'entourait, ses doigts firent vibrer sur l'instrument les tristesses de son âme. Les impressions qu'elle venait

d'éprouver, elle n'aurait pu les dire, mais elle les exprimait avec une telle expression, une harmonie si suave, elle rendait des sons si réels qu'on eût cru entendre une voix, des paroles, des soupirs, des gémissements, puis enfin des sanglots noyés dans un complet délire.

Perdue dans sa rêverie, elle jouait, jouait toujours, sans s'apercevoir qu'on avait fait cercle autour d'elle, qu'on l'écoutait avec extase. Enfin elle s'arrêta au contact tremblant d'une main qui inconsciemment s'était posée sur la sienne, un beau visage mâle et fier, le regard humide de larmes penché vers elle, la contemplait et Lionel murmura : Pardon, mademoiselle, je me suis oublié, ce que vous venez de dire est si beau ! où avez-vous donc appris tout cela ? vous êtes si jeune ! Il me semble qu'il faut bien de l'expérience, avoir vécu, avoir souffert pour rendre ainsi !

— Peut-être, monsieur ; mais il y a des choses que l'on conçoit sans les avoir apprises, des choses qui nous font pleurer sans les avoir souffertes, des joies que l'on rêve sans les avoir éprouvées ! Le plus petit incident fait vibrer tous nos nerfs, nous, pauvres femmes susceptibles aux moindres émotions ; mais vous allez rire de ma réponse ; peu d'hommes nous pardonneront de nous laisser ainsi dominer par les impressions du moment, sans nous classer dans la catégorie des exaltées.

— C'est là où ils ont tort, mademoiselle, reprit Lionel ; moi, je vous comprends, ayant trop souvent souffert du faux jugement des hommes. Je vous admire de ne pas penser comme tout le monde.

Les yeux de la jeune fille se levèrent sur lui avec surprise. Oh ! alors, ivresse du moment, qui vaut toute une vie, il se dit : c'est elle ! quand elle pensait : c'est lui !

Puis, comme d'anciens amis, ils échangèrent leurs pensées, exprimant ensemble les mêmes goûts, les mêmes sentiments ; les phrases qu'elle commençait, il les achevait. Que d'éloquence dans l'accent des paroles de la jeune fille ! sa voix avait des harmonies inconnues jusqu'alors, mais revées. On eût dit qu'elle se sentait vraiment heureuse de pouvoir enfin parler avec confiance, sans restric-

tions, de ce qu'elle aimait, de ses inclinations, de ses sympathies. Il l'écoûtait exprimer les saintes croyances que malgré les années il chérissait encore, quoi qu'il les eût cru éteintes dans son âme ; elle les faisait vibrer de nouveau ; il se sentait, avec bonheur, rajeuni en compagnie de cette enfant ; elle lui révélait que ce qu'il avait cru mort n'avait fait que sommeiller, enseveli sous un monceau de cendres amassées autour de lui par les railleries et le scepticisme du monde.

Suave ivresse, ravissement ! elle existait. Il l'avait espéré sans le croire ; et elle était canadienne-française, sœur par l'âme, elle était sa sœur cadette, envoyée pour lui dans ce beau Canada, sol fertile, où fructifie la bonne semence.

Il la retrouvait dans tout son épanouissement, dans toute sa beauté juvénile, n'attendant plus que son frère aîné pour la conduire par la main dans les grandes routes déjà frayées par lui, route de tout ce qui est noble et beau.....

O France, mère patrie notre amour, notre orgueil vogue vers nos rives, nous te souhaitons avec ardeur. Nous avons besoin que tu nous guides dans le sentier du savoir ; nous voulons nous appuyer sur ton bras généreux pour marcher sur tes traces et devenir comme toi, s'il est possible, dans l'avenir, un foyer de lumière éclairant l'univers tout entier.

ADELE BIBAUD.

UNE AUBAINE POUR NOS CANADIENNES 8 SUR 10 FEMMES

souffrant de maladies qui leur sont spéciales.

Les **Ovules** du DR. PATRICK de Paris, guérissent les pertes blanches, douleurs, lacérations, descente, beau mal, renversement, ulcères, ovarites, etc. d'une manière infailible, permanente et sauvent des opérations.

Les **Tablettes Hygienes** du Dr. Patrick, maintiennent les organes en bonne santé et **previennent** les pertes, retards ou suppression.

Les **Pastilles Rouges** du DR. PATRICK guérissent la faiblesse, l'anémie, vertige, mal de tête, épuisement, la consommation et toutes les maladies résultant de la pauvreté du sang.

AGENTS POUR L'AMERIQUE

SYNDICAT MEDICAL DES DAMES,

180 Ste-Catherine Est.

TEL. EST 3208.

Consultations Médicales Gratuites.

NOTE—On demande des Dames ou Demoiselles pour faire connaître nos remèdes dans les grands magasins, manufactures etc. Elles peuvent se faire un joli revenu dans leur loisirs.

Spécialiste diplômée

POUR

Massages de tous genres

Traitement du Cuir Chevelu,

Massage de la Figure et du Corps,

Resultat immédiat satisfaisant garanti.

Sur demande, nous traitons nos patients à domicile.

Madame A. L. BLATCH,

SPECIALISTE,

902, Avenue Esplanade Annexe,

Près rue Fairmount,

MILE END.

Retour de Chasse

AU Dr G. LATOUR

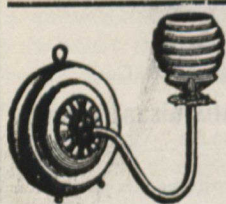
Mademoiselle Jeanne n'avait pas encore rencontré son Idéal. Elle avait vingt-deux ans.

Un dimanche après-midi — un de ces beaux dimanches de juin, qui font rêver d'être deux — elle jugea que c'était bête d'étreindre une robe de soie à se bercer seule sur la galerie. Elle prit le tramway pour le Parc Dominion. Là, afin de mieux voir et d'être vue elle marcha en sens inverse de la foule. A sa rencontre, les couples joyeux tournaient la tête. Jeanne comprit son succès et que c'en était fini des veillées solitaires. Elle ouvrit plus grands les yeux, elle venait d'apercevoir deux jeunes gens arrêtés à regarder un acrobate en frais de contorsions, et Jeanne pensa que l'un — celui qui avait la moustache brune et fumait une cigarette — pourrait bien être l'Idéal désiré, et elle vint se placer près d'eux dont les yeux se rivèrent à elle. Jeanne, timide, lança un regard vers le ciel en se détournant un peu. En même temps, elle sentait qu'on lui touchait l'épaule. C'était une voisine charitable qui lui disait : Pardon, mademoiselle, votre blouse est dégraffée et votre corset fait jour.....

AMEDEE JASMIN.

Terrebonne.

Les lectrices en quête de créations délicates et rares goûteront fort les chapeaux que l'on offre en vente, actuellement, au salon de modes "Mille Fleurs", 527, rue Sainte-Catherine Est.



La Veilleuse en
Nickel

**MONTREAL
BEAUTY**

Toute une nuit d'éclairage pour
UN QUART DE CENT
sans odeur ni fumée

Prix 90 Cents, - par la Poste, 10c de plus.

L.-J.-A. SURVEYER

2 Boulevard St-Laurent, - MONTREAL

Wolfe et Montcalm

O Wolf ! soldat heureux, tu voulus, sur
tes pas,
Par un coup téméraire enchaîner la vic-
toire ;
Tu voulus buriner une page d'histoire,
A quel prix ! un vaillant ne s'en occupe
pas.

Dans ta fierté de preux, Montcalm, tu te
drapas,
Car ton nom résonnait sur plus d'un
territoire.
Ton glaive s'est brisé sur notre promon-
toire,
Mais dans quel flot de sang d'abord tu
le trempas !

La foudre à votre voix éclate sur nos
cimes.
Albion va remplir les rangs que tu dé-
cimes,
O Montcalm ! et la France, hélas ! nous
laisse seuls.

Et vous tombez tous deux sur le champ
de bataille
Mais la mort vous grandit, et la gloire
vous taille,
Dans vos drapeaux aimés, deux immor-
tels linceuls.

PAMPHILE LEMAY.

(Extrait de " Les Gouttelettes ")

Chez Ise Français du Canada

LES EMIGRANTS — QUEBEC —
MONTREAL — OTTAWA — LE
GRAND-UEST—VANCOUVER
PAR JEAN LIONNET

Fondateur et président de la société " la Canadienne ", à Paris, passionné pour l'étude des êtres et des choses de cette France lointaine que Montcalm essaya si héroïquement de conserver à notre domaine national, M. Jean Lionnet a pensé que le moment était bien choisi pour opposer aux spirituelles critiques de M. Forestier dans " la Pointe aux Rats ", qui ont vraiment trop l'allure d'un pamphlet, des assertions soigneusement contrôlées, des notions pré-

cises, propres à appuyer des conclusions plus optimistes. Il est allé faire sur place une enquête sérieuse, dont les résultats forment un livre attrayant, coloré, vivant, plein de faits et de révélations. Non, la France n'a pas eu tort de conclure avec le Canada sa récente convention commerciale, et nos émigrants des provinces de l'Ouest et des régions montagneuses trouveront là-bas l'équitable récompense de leurs efforts, à la condition d'apporter la dextérité du travail manuel, les fortes traditions qui font la prospérité des paysans français. Ceux qui échouent sont des déclassés des carrières libérales. On suivra, avec sympathie et intérêt, l'auteur dans son exploration d'un milieu où notre langue, nos mœurs, notre influence ont survécu à la défaite de nos armes, malgré les progrès de l'américanisme, et où la bonne nature offre à l'activité humaine des ressources d'une variété infinie. Nulle leçon de choses ne saurait être plus féconde.

Un volume in-16. Prix : 1 fr. 50.— Librairie Plon-Nourrit et Cie, 8, rue Garancière, Paris — 6e.

Hôtels d'Eté d'Ontario

La Cie du Grand Tronc annonce que des arrangements ont été complétés concernant l'addition de deux magnifiques hôtels à la chaîne d'hôtels dans la province d'Ontario.

L'hôtel Wawa sur le lac des Baies (Lake Bays) un des plus vieux hôtels d'été dans le nord du Canada, est presque achevé ainsi que l'hôtel Highland situé sur le parc Algonquin regardant le lac Cache (Cache Lake). L'hôtel Highland nous procurera la vie aimable et confortable de la chaumière avec toutes les commodités modernes et la plus charmante vue sur le lac, la montagne et les forêts, en effet tous les comforts de la civilisation sont réunis dans cette région vierge. Une double malle journalière, télégraphe, express, et d'excellents trains feront de cet hôtel un unique et beau séjour de repos, éloigné du bruit des villes et en même temps pourvu de toute la facilité nécessaire pour la communication avec le dehors. L'hôtel Highland est situé environ 1500 pieds au-dessus du niveau de la mer, ce qui lui donne plus d'élévation que tout autre hôtel d'été dans l'est du Canada.

L'AME SOLITAIRE

Poesies par ALBERT LOZEAU

Charmant volume, édition de luxe
imprimé à Paris.

1 volume 7 1-2 par 5, broché..... 88
" demi reliure chagrin. . . . \$1.35
Pleine reliure, veau souple, rouge,
tranche rouge. 1.40
Demi reliure, morceau
Demi reliure, marocain poli, avec coins
tranche dorée. 2.10
Demi reliure, amateur chagrin, avec coins,
tranche dorée. 1.85
Pleine reliure, chagrin, 1er choix,
tranche dorée. 2.90

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256, rue St-Paul, - - MONTREAL.

PHRENOLOGIE

Mad. Blanche, phrénologie et cartomancienne, dit le présent, le passé, l'avenir, tous les jours, de 9 à 9 heures, au No. 430 rue St-Charles Borromée, près Ontario.

PRIX 25 et 50c.

Recettes Faciles

LE LAIT CAILLÉ POUR LES ESTOMACS DELICATS. — On sait que le lait caillé ne doit pas avoir bouilli : il est préférable de faire cailler le lait par parties, afin que l'on consomme en une seule fois le contenu d'une tasse ou d'un bol, par exemple. Le lait sera donc mis dans des tasses et tenu non loin du feu, mais pas tout à fait au chaud. On reconnaît qu'il est caillé quand il épaisse, ce qui demande plus de 24 heures. Les médecins ont constaté que le lait caillé est plus assimilable que le lait frais, il est digéré par les estomacs les plus délicats et aussi par bien des personnes qui ne peuvent supporter le lait ou qui ne l'aiment pas. Ceci est à retenir si, le lait étant prescrit, le malade ne peut le digérer. Une autre manière de faire cailler le lait consiste à acheter chez le pharmacien ou chez le droguiste une plante sèche appelée chardonnette ; une forte pincée dans un nœud de mousseline suffit pour faire cailler un litre de lait.

PUNCH.—Ajoutez au jus de douze citrons une livre et demie de sucre raffiné et un litre de fraises ou de framboises. Pelez un ananas bien mûr, coupez-le en tranches minces, et couvrez-le d'une demi-livre de sucre. Mélangez le sucre et le jus de citron, écrasez les fraises et hachez l'ananas. Placez le jus de citron dans un grand bol et ajoutez-y trois litres d'eau glacée ainsi que le jus de l'ananas et des fraises ; remuez, jusqu'à ce que le sucre soit dissout et mettez de côté sur la glace. Ajoutez-y une bouteille de sauterne, une ou deux de soda-

ou ce qu'il y a de mieux, encore, une bouteille de champagne et servez dans des verres.

THE GLACE.—Préparez le thé au matin et faites-le plus fort et plus sucré que d'habitude. Passez le liquide, versez-le dans une jarre de terre ou un carafon, et mettez-le de côté dans la glacière pour rafraîchir. Servez sans crème dans des gobelets. Le thé glacé peut-être fait d'une infusion de thé vert ou noir ou des deux mélangés. Un petit plateau en porcelaine, garni de feuilles de vigne, et contenant de la glace brisée, doit être passé avec le thé.

PUDDING DE PECHES. — Pelez des pêches. Faites une pâte de tarte, enveloppez chaque pêche dans un morceau de pâte, mettez ensuite dans un linge enfariné et faites cuire à la vapeur pendant trois-quarts d'heure ; mettez sur un plat chaud ; servez avec de la crème, du sucre en poudre et du beurre ou de la sauce au citron.

“ Dorothy Dix ”, dans le “ Boston American ”. “ C'est une œuvre bien grande et glorieuse que de faire un homme ; mais cette tâche demande deux femmes : la mère et l'épouse. ”
Rien de plus vrai !

Il faut reconnaître que le bon goût le meilleur a toujours présidé, en même temps que la recherche du nouveau, à la composition des chapeaux de “ Mille Fleurs ”.

Conseils utiles

LOTION CONTRE LA ROUGEUR DES MAINS. — Mélanger quatre parties de glycérine à cinq parties de jaunes d'œufs, délayez dans de l'eau tiède additionnée de jus de citron. Se frotter les mains avant de se coucher et mettre des gants assez larges pour ne point tacher le linge.

SAVON POUR TAPIS. — Faire une pâte épaisse avec quatre parties de terre à foulon, une d'essence de térébenthine et huit de perlasse. Ajouter une quantité suffisante de savon mou.

L'orgelet est un petit accident très désagréable dont on peut se débarrasser facilement. Il suffit d'appliquer sur l'œil un cataplasme chaud de farine de riz que l'on maintient au moyen d'un bandeau. Le bouton disparaîtra au bout de quelques heures.

Les objets nickelés ou en nickel se recouvrent parfois de taches d'oxyde. Pour enlever ces taches, on commence par enduire l'objet d'une graisse animale quelconque qu'on laisse appliquée pendant plusieurs jours ; si l'oxydation n'est pas profonde, on termine l'opération en frottant simplement le métal au moyen d'un linge trempé dans de l'ammoniaque, qui enlève en même temps la graisse et les taches.

Si celles-ci résistent, on applique une solution diluée d'acide chlorhydrique sur les taches mêmes, et uniquement sur celles-ci, on frotte ; finalement, on lave et on polit comme de coutume.

LA GÊNE



Le secret de rire toujours, aussi le moyen de se débarrasser de la gêne, sous quelque forme que ce soit, chez les deux sexes, jeunes ou vieux de cette gêne qui rend esclave quelquefois, ridicule toujours et vous empêche d'occuper la place que vous méritez en ce monde. Détails complets envoyés gratis sur réception d'un timbre de 2c.

ADRESSEZ :
THE DOMINION AGENCY
DEPT. 3
107 ST. JACQUES, MONTREAL, QUE.

DECOUVERTE MERVEILLEUSE

Guérisons Radicale, sans Opérations

DS TUMI 1231

Cancers, Loupes, Kystes, Signes, Verrues, Etc.

CONSULTATIONS GRATUITES

MME. SOTTIAUX,

HERBORISTE FRANÇAIS.

998^B RUE SAINT-DENIS, MONTREAL
Certificats fournis sur demande.

GUERISONS GARANTIE

DE TOUTES LES MALADIES DES PIEDS,

— PAR —

Mme. E. RATELLE, Spécialiste,

Successeur du célèbre Professeur E. RATELLE
Maison établie depuis 47 ans.

TRAITEMENT EFFICACE DES

Cors, Oignons, Ongles Incarnés, Transpiration, Etc., Etc.

MME. E. RATELLE, Pédiacre,

163 RUE ST. DENIS, MONTREAL.

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

Des êtres pâles, aux visages drapés en de fins burnous blancs ou bleus rehaussés de broderies d'or, au nom du marabout et de leur prophète, maître des fidèles et des âmes, lui ouvrent la chambre des hôtes.

Sous ses pas sont de larges tapis de mosquée à longue laine, épais, lourds, sentant le musc, l'ambre, le fauve, la pourriture arabe et l'encens. La salle est longue et haute comme une nef de basilique. Du reste, comme en nos églises, le jour descend d'en haut. En des enfoncements voilés, qui sont comme de petites chapelles dans l'ombre des bas-côtés, on lui choisit sa chambre. Là, du plafond descendent des lampes de sanctuaire en cuivre ajouré où s'allument, pour lui, des petites veilleuses tremblant en des verres colorés. C'est là qu'il passera la nuit.

Il prend son repas en une salle voisine dont les murs se rejoignent en dôme au-dessus de lui formant une pyramide quadrangulaire. Dans le plâtre épais revêtant les murs des artistes ont découpé au couteau des arabesques égales et légères qui pendent, descendent de la voûte en vagues larges. On dirait de très vieilles dentelles attachées haut qui frissonnent parfois sous un souffle invisible. Et ce sont les reflets incertains et les ombres de grands cierges bruns, minces, allumés çà et là en son honneur qui, sur elles, passent et repassent.

Il y a beaucoup de monde autour de lui, beaucoup de ces êtres blancs aux grands yeux noirs, silencieux, les pieds nus, accroupis sur le sol. Ils sont venus pour le voir manger.

A cause de lui, dans cette salle merveilleuse on a apporté une table, chose rare, acajou émaillé, banal, d'un faubourg Saint-Antoine à faire pleurer, dans ce milieu grave où la pensée s'élève, où le rêve se meut

comme en un conte des Mille et une nuits.

Sur un signe du marabout un Arabe se lève et dépose sur la table un grand coffret verni qu'il tenait précieusement sur ses genoux.

—Tu vas voir, dit l'Arabe. C'est de ton pays.

Un dé clic ; des engrenages qui bruissent ; et l'air de "La Grande Duchesse" s'envole devant l'auditoire immobile. Puis cela continue sans qu'on y touche. Pierre alors s'est accoudé, les yeux sur cette horrible chose qui grince en son honneur. Et cela va toujours. Voici "la Mère Angot, les Cloches de Corneville", et de grandes phrases de valse.

En face de lui tous, impassibles, l'examinent profondément et le marabout demande :

—Es-tu content ?

Oui, il est content. Il le faut bien. Le moyen de répondre autrement, d'attrister ce vieillard si bon qui, à l'enfant errant, perdu dans les sables, a voulu rappeler le pays lointain.

Après il regagne la petite chapelle, l'alcôve mystérieuse où les veilleuses mettent des lueurs mouvantes sur les murs criblés de sentences, versets du Coran, de grands signes noirs rehaussés d'or et de couleurs violentes. Des parfums flottent en son air, très doux, dont à la longue une griserie lui vient.....

Il est loin de tout. Il marche sur des nuées, dans du bleu du bleu merveilleux. Il est au seuil de quelque temple superbe. Et au milieu de l'émoi sincère qui l'étreint sonne le rire argentin, moqueur, de la petite boîte à musique, passent et cabriolent des petites femmes qui, leur chanson dite, lui font un pied de nez et puis s'en vont....

Il s'éveille... Un souffle a passé près de lui... le souffle d'un être humain... Il se dresse, glisse doucement, vers les rideaux lourds qui le ferment en sa chapelle. Il regarde... Une masse

blanche, un Arabe est là, allongé en travers le seuil, qui le garde. Il dort pressant en ses mains un grand moukalah noir incrusté d'argent.

Maintenant Pierre songe à ceux qu'il va revoir ; Lucette, Jacques Marelle, l'intendant Chevallier... Et il sourit.

Il se rappelle la grande allée du parc où des jeunes femmes et des jeunes filles passent nonchalantes, jolies la plupart, jetant parfois les yeux sur lui qui, de son banc, suit leurs pas, épie la grâce de leurs mouvements et les admire. Même le voilà qui se souvient de détails très infimes auxquels il n'avait pris garde d'abord, témoin ce regard que, au jour du départ, une jeune femme rencontrée à la lisière de l'oasis, avait eu, le voyant passer, ... regard bleu, très doux, qui l'avait charmé.

La retrouvera-t-il cette jeune femme inconnue ? Reverra-t-il ses yeux calmes de jeune épousée, bercés de tendresses, disant toute son âme heureuse, toute sa foi en la vie nouvelle où elle semblait faire les premiers pas ?

Mais à quoi bon !...

Combien passeront ainsi, étrangères, dont il percevra le charme et la beauté, aimera en le secret de son âme, et ne reverra jamais, jamais plus !.....

Un cavalier se profile tout là-bas, très loin. Quelque officier qui chasse. Cependant il est seul. On ne voit pas autour de lui les sloughis bondir dans les sables. Il semble se hâter les ayant aperçus. Alors Pierre lance le cheval. Il lui tarde de serrer la main d'un camarade, d'un ami... Et c'est réellement un ami qui vient au-devant de lui.

—Comment, vous... monsieur l'intendant !...

—Oui... moi... Eh bien ! petit, croyez-vous que je n'ai pas grand plaisir à vous revoir ? Croyez-vous que vous ne m'avez pas manqué pendant ces deux mois ?

Et vite, pendant la marche vers Biskra, Pierre l'interroge. Quoi de nouveau ? Comment vont les camarades ? Jacques Marelle surtout ?

—Jacques ? dit l'intendant..... Il est malade depuis quelques jours. Pour mieux le soigner, le docteur l'a pris à l'hôpital, avec lui.

(1) Ollendorf, Paris. Reprod. interdite.

—Jacques malade !... murmure Pierre... sérieusement ?

—On ne sait pas. On ne sait jamais... Une rougeole...

—Une rougeole !... Mais ça n'est rien, cela.

—Rien ?... Le grain de sable, peut-être.

Ceci dit, ils cheminent, côte à côte, quelque temps, sans parler. Ils n'ont pas se regarder.

Les yeux perdus, vers l'oasis lointaine s'élevant à l'horizon, Pierre songe à l'ami souffrant, aux heures d'intimité douce passées dans le "petit coin". Il y sera bientôt, dans quelques heures. Mais sous la lampe fidèle, ce soir, il sera seul. Jacques y reviendra-t-il jamais !...

Maintenant, il faut que Pierre se raconte.

Sous la douleur nouvelle il semble que le passé fut peu de chose. Son grand ami sait l'histoire de Farou telle qu'elle lui fut écrite, mais Pierre n'a pas tout dit. A quoi bon ? Il n'a fait que son devoir, en somme.

Et pendant qu'il parle, l'intendant le regarde. Ses yeux gris, si tristes toujours, comme des yeux fatigués, des yeux où beaucoup de larmes auraient passé, ont une lueur émue.

—C'est bien, petit, dit-il lui tendant la main. La vie s'apprend ainsi, durement, et dans l'ombre. C'est le vrai courage, cela.

XII

On ne l'avait pas mis dans la salle commune, mais dans une chambre séparée, une chambre d'officier, grande pièce nue aux murs lavés d'une teinte vert d'eau.

Dès qu'on entrerait on apercevait en face, la fenêtre devant laquelle, à certaines heures, l'infirmier glissait le long rideau blanc où s'en venait aboutir toute la grande lumière du dehors. Et c'était le rayonnement de cette chose blanche, imprégnée de soleil, tombant droit, calme, presque sans plis, qui éclairait l'intérieur. A droite et à gauche, il y avait un lit. Lui était dans celui de gauche. L'autre restait vide.

Il n'y avait pas autre chose en cette chambre qui semblait si grande et il tenait si peu de place, remuait si peu, qu'on eût dit, au premier abord, qu'elle n'était pas habitée. Il fallait bien regarder pour l'apercevoir dès l'entrée, distinguer sa tête pâle posée sur l'oreiller.

—Mon pauvre Jacques !... dit Pierre courant à lui.

Et il s'arrêta. L'autre dérobait sa main, faisant signe que non. Et de sa voix cassée, étranglée par l'émotion, il murmura :

—Non... j'ai la rougeole, tu sais... Ça se gagne.

—Bah !... la belle affaire !... une rougeole.

Il balbatiait, cherchait ses mots.

—Toi qui allais si bien !..... Tu avais déjà fait tes malles, paraît-il.. Mais ce n'est qu'une affaire de temps... très peu..

Il parlait d'une voix qu'il avait peine à assurer, qu'il fallait cependant raffermir, coûte que coûte, et très vite, sentant le regard de Jacques arrêté sur lui, fouillant son âme, ce regard de malade interrogeant toujours.

Lui faisait : Non, non, de la tête.

—Mais si, voyons... tu ne vas pas me faire croire que c'est dangereux... Une maladie d'enfant..... on n'en meurt pas, acheva-t-il le ton haussé, presque moqueur, souriant, pendant qu'en lui une détresse coulait en son cœur alourdi.

—Vous verrez, lui avait dit l'intendant. Il peut à peine parler. C'est le soir des courses que ça lui venu. Il a dû prendre froid. Une fois le soleil couché il aurait dû s'en aller. Et puis, le soir après dîner, il est allé à la fête donnée au cercle militaire. Là, en riant avec les camarades, il est pris d'une quinte de toux assez violente après quoi sa voix paraît voilée. On n'y fait guère attention. Lui non plus. C'est

un enrrouement passager. Il a tousé trop fort et beaucoup trop parlé. Mais le lendemain il avait encore cette voix éraillée, terne. Il ne pouvait parler longtemps. Ça lui faisait mal. Et on ne le voyait plus qu'aux heures de repas. Il restait chez lui à faire ses malles parce qu'il devait partir. Il se disait très heureux de cette détermination, car il trouverait à Nancy des spécialistes qui lui remettraient la gorge en état. Il n'y avait plus que cela qui le préoccupait.

Cependant il semblait triste, mangeait à peine. Et au lieu de partir, le voilà couché dans un lit d'hôpital. Il a la rougeole. Vous voyez ça d'ici, dans l'état où il est.....

(A suivre)

HOROSCOPE

CHIROMANCIENNE

française, grande satisfaction au public sur le passé, le présent et l'avenir.

MADAME GELINEAU,

6 Place Brien, rue Beaudry
PRES ONTARIO

Madame Rose

CARTOMANCIENNE

consultations tous les jours de 9 heures du matin à 9 heures du soir, au No. 1258 rue des Erables, à coté de Delorimier, entre la rue Marie-Anne et Mont-Royal

Mme Chambord

CARTOMANCIENNE

autrefois du Parc Dominion recevra à l'avenir tous ceux qui aimeront à connaître le présent et l'avenir à ses nouveaux salons, 406B Hôtel de Ville.

PHRENOLOGIE

Mme Amédée,

phrénologue et cartomancienne tous les jours de 9 heures du matin à 9 heures du soir. Dit le passé, le présent et l'avenir d'une personne. Prix de la consultation très modéré.

Madame Amédée continue à recevoir à son salon de consultations au

No. 8 RUE GRAVEL,

PRES DEMONTIGNY

Entre Cadieux et Hotel-de-Ville.

Une Merveilleuse Découverte

LISEZ CECI

C'est dans votre intérêt: Pour cette raison, une dame, après plusieurs années d'étude et d'expérience, réussi à découvrir un remède infallible contre les maladies de rognons et de la vessie, et facilite la digestion, et l'a surnommé

"La Joie du Peuple"

La recommandation et les témoignages ci-dessous vous donnent une preuve incontestable de sa valeur.

Je certifie que le remède appelé *La Joie du Peuple*, que Madame Seguin m'a vendu pour la maladie du Foie et des Rognons dont je souffrais depuis longtemps, m'a tout à fait rendue à la santé. Après avoir essayé des remèdes de plusieurs médecins sans aucun résultat c'est sur le conseil de plusieurs personnes que j'ai essayé le remède de Madame Seguin qui m'a rendu la santé.

Mme Veuve ONESIME COMTOIS,
St-Bruno, Québec.

Montréal, 10 avril, 1908.

Je certifie que les remèdes de Mme Seguin m'ont complètement guéri d'une maladie des rognons dont je souffrais depuis des années et que plusieurs médecins m'avaient déclaré inguérissable. Je peux dire avec reconnaissance que les remèdes de Mme Seguin m'ont guéri de cette maladie de rognons et de vessie. Après quoi j'ai signé,

ALFRED BOUCHARD,
604 rue Cuvillier, Montréal.

Cette merveilleuse découverte ne s'applique pas seulement aux maladies des rognons et de la vessie mais aussi à toutes les maladies particulières au sexe féminin. C'est pourquoi, MADAME VICTORIA SEGUIN invite tout spécialement les Dames et les Demoiselles qui seraient atteintes d'aucune maladie particulière à leur sexe de vouloir bien aller la consulter dans leur propre intérêt. Ces consultations sont absolument gratuites et ne peuvent que vous être profitables.

CONSULTATIONS GRATUITES

Heures de Bureau;

de 8 à 10 a. m.
de 7 à 10 p. m.

EN VENTE DANS TOUTES les PHARMACIES

et MAGASINS GENERAUX

Dépot principal: 412 Cuvillier, Près Ontario
Hochelaga.

Mme. V. SEGUIN



CHAMBRE DU

RECORDER DE LA CITÉ DE MONTRÉAL,

Montréal, 30 Mars 1897

*D'après les informations
prises à bonne source je n'hésite
pas à recommander M^{me}
Victoria Seguin comme digne
de toute confiance. Ses
conseils sont considérés
comme efficaces pour ces
diverses Maladies.*

*R. L. Mouton
Recorder de la Cité de
Montréal*



Nos dents sont très belles, naturelles, garanties. INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (incorporé), 162 rue Saint-Denis, Montréal.

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants chevreau en toutes longueurs. Spécialités de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE

431, RUE STE-CATHERINE OUEST
PHONE UP 1068

La reine des Eaux Purgatives, c'est
L'EAU PURGATIVE DE RIGA
En vente partout, 25 Cts la bouteille.

LUNETTES ET LORGNONS



Ajustés à votre vue. L'examen et l'essai sont garantis. Salon privé à votre disposition.

SATISFACTION GARANTIE

H. SENECAL

Bijoutier et Opticien.

599 Ste-Catherine, 2me porte rue Montcalm

"DIOZO"

Le merveilleux désinfectant proprement mis en petites boîtes magnifiques d'aluminium, qui contient une matière antiseptique, connu pour être le désinfectant et le destructeur de mauvaises odeurs le plus puissant sur terre, d'une odeur toujours agréable et détruisant les germes des maladies microbiennes, prévient la contagion, chasse les mites de votre garde robe, chasse les cancrelas, la vermine et les souris, etc., etc. Vendeuses et vendeurs demandés pour Montréal et toutes les autres villes du Canada. Echantillons envoyés sur réception de \$1.25. S'adresser à

L. PAQUETTE, Agent général,

304 rue LaGauchetière Ouest, Montreal

CONSULTATIONS GRATUITES GUERISONS PRODIGIEUSES SONT OBTENUES TOUS LES JOURS
AVEC L'AIDE DES TRAITEMENTS DE

MADAME D. BEAUDIN, 10 ANNEES D'EXPERIENCE

Ces remèdes ne contiennent pas de poisons, et leur efficacité surprenante a été reconnue par un grand nombre de personnes qui ont eu l'avantage de suivre un traitement quelconque, spécialement maladies des femmes.

Nous nous faisons un devoir d'examiner scrupuleusement chaque cas qui nous est soumis avant d'administrer le traitement qui lui convient et nous voulons qu'il soit bien entendu que pour aucune considération nous entreprenons un malade si nous n'avons pas la certitude de le guérir. Voici une liste des maladies que nous traitons avec succès :

La Dyspepsie, la Constipation, la Faiblesse du sang, les Cancres, les Tumeurs, le retour de l'Age, les maladies vénériennes, les Boutons au visage, la Paralytic, l'Eczéma, l'Hémorroïdes, le Ver solitaire, les Vers, l'Asthme, la Bronchite, le Diabète, le Catarrhe, la Consomption, la Coqueluche, le Rhumatisme, les Maux de Reins et de la Vessie, l'Hydropisie, Etc., Etc., Etc.

Les malades sont priés de venir directement à nos bureaux, et ceux de la campagne devront écrire une description de leur maladie (en détail) et nous l'adresser ainsi (en ajoutant un timbre de 2 c. pour la réponse).

MADAME D. BEAUDIN,

662, RUE CADIEUX,

Fres de l'Avenue Duluth.

MONTREAL

AVIS—Sur demande nous fournirons des certificats de personnes ayant été guéries radicalement par nos traitements.

MENTIONNEZ CE JOURNAL EN ECRIVANT

FLEURS FRAICHES

Reçues tous les jours chez

E.D. LAFOND

Le Fleuriste des Théâtres

409, Rue Ste-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à prix modérés. Tel. Bell Est 1949

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montreal
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
PORTLAND OLD ORCHARD b 9.00 a.m., a7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, b9.05 a.m. a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.35 a.m., a10.10 a.m., c8.55 a.m., b4.00 p.m., a9.50 p.m., a10.15 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., (1) 1.25 p.m. b4.30 p.m. d7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN N. B., d7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, a9.55 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, a10.10 a.m. & 10.15 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, b8.55 a.m., a 2 p.m., a11.30 p.m.,
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a 2.00 p.m., b5.50 p.m., a 11.30 p.m.

SHAWINIGAN FALLS, b4.00 p.m.
OTTAWA, b8.30 a.m., b6.10 p.m.
JOLIETTE, b8.30 a.m., 8.55 a.m., (1) 2.20 p.m., b5.00 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., (1) 2.20 p.m. b5.00 p.m.
STE-AGATHE, a8.45 a.m., c9.30 a.m., [1] 1.00 p.m., (1) 1.40 p.m. b4.00 p.m. 5.35 p.m.

NOMININGUE, R 8.45 a.m., c9.30 a.m., (1) 1.00 p.m. b4.00 p.m.
(a) Quotidien, (b) Quotidien, excepté les Dimanches,
(c) Dimanche seulement, (d) Quotidien excepté le samedi.
(1) Samedi seulement, (R) Lundi, mercredi et vendredi

A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville
Bureau des billets de la ville, 129, rue St-Jacques, voisin du
Bureau de Poste, Montreal

BILLETTS DE PASSAGE SUR STREAMERS

Synopsis des Reglements concernant les Homestead du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section de nombre pair des terrains de la Puissance au Manitoba, ou des Provinces du Nord-Ouest, excepté les lots 8 et 26, non réservés, pourra être prise comme homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une famille, ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans sur un espace d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite personnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent. Néanmoins, une entrée par procuration peut être faite dans certaines conditions par le père, mère, fils, frère ou sœur du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions requises d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois ou moins et la culture de la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le même colon a feu et lieu sur la terre qu'il possède d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs de son homestead, les conditions de cet acte quant à la résidence, pourront être remplies par le fait de résider sur le dit terrain. Un co-propriétaire en terrain ne sera pas tenu à cette formalité.

(3) Si le père — ou la mère si le père est décédé — de toute personne, qui est illégitime pour faire l'entrée d'un homestead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du terrain entré pour la dite personne comme homestead, les conditions de cet acte quant au lieu de résidence, avant d'obtenir la patente, pourront être remplies par le fait que cette personne habitera avec le père ou la mère.

(4) Le mot "voisinage" des deux précédents paragraphes, veut dire pas plus de neuf milles en ligne directe, exclusivement des largeurs allouées aux routes croissantes dans l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses devoirs de résident en concordance avec les articles ci-dessus, pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appartenant, devra notifier l'Agent du District de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra donner un avis de six mois, en écrivant au Commissaire des Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORRY,

Sous-ministre de l'Intérieur

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne sera pas payée

Pourquoi devient-on Tuberculeux ?

Parce qu'on ne tient pas compte d'un rhume de cerveau.

Parce qu'on néglige un rhume de poitrine.

Parce qu'on ne soigne pas une bronchite.

Parce qu'on ne sait pas préserver, aseptiser, antiseptiser ses voies respiratoires.

Parce qu'on ne connaît pas ou qu'on n'emploie pas les

CAPSULES CRESOBENE

Avec les CAPSULES CRESOBENE on empêche les rhumes de cerveau de tomber sur la poitrine. On calme la toux de la grippe ou de la bronchite, dont on cicatrise les lésions, terrains propices aux bacilles. On donne de la respiration aux Asthmatiques, aux emphysémateux. On préserve ses voies respiratoires de l'invasion microbienne en aseptisant l'arbre aérien jusque dans ses ramifications les plus intimes.

Les CAPSULES CRESOBENE possèdent une efficacité prodigieuse et opèrent des guérisons merveilleuses.

Que de temps gagné! Que d'ennuis supprimés! Que de catastrophes évitées! Par l'emploi de ce merveilleux produit.

En vente dans toutes les pharmacies. Prix 50c le flacon.

Dépôt général: Pharmacie Décary, coin des rdes Sainte-Catherine et Saint-Denis, Montréal.

(No. 2)

Lunettes, Pince-Nez et Lorgnons à ordre au

Salon d'Optique Saint-Laurent

J. H. ARSENAULT, Spécialiste

10 Ans d'Expérience

Grand prix à l'Exposition de Paris 1900

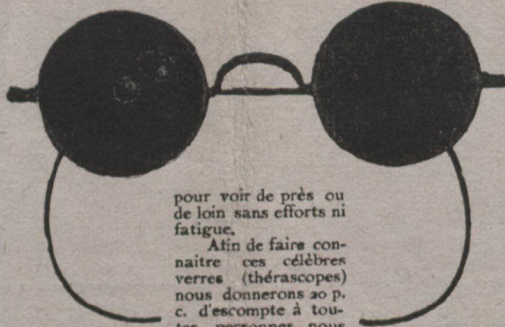
Guérison garantie des yeux sans médicaments ni douleurs par l'usage des célèbres

LUNETTES THÉRASCOPE

AVIS

Nous annonçons à notre nombreuse clientèle, que les nouveaux bureaux que nous occuperons dans le mois de juin, seront des plus confortables, et convenables pour recevoir toutes les classes de la Société.

Ouvert le Dimanche de
2 à 5 Hrs P. M.



pour voir de près ou de loin sans efforts ni fatigue.

Afin de faire connaître ces célèbres verres (thérascopes) nous donnerons 20 p. c. d'escompte à toutes personnes nous

Salon d'Optique Saint-Laurent

J. H. ARSENAULT, Spécialiste

BUREAU TEMPORAIRE 163 St-George
JOUR ET DU SOIR

de 7 à 8 p. m. les Dimanches compris.

Sur demande nous allons à domicile.
Examen de la vue Gratuit.

accordant leur patronage d'ici à quinze jours. Les personnes ayant une déféctuosité dans la vue, pourront remplir la formule ci-dessous et nous expédierons sur réception d'un mandat-poste des verres appropriés à votre vue.

PRIX DES VERRS — \$1.00 à \$10.00

FORMULE D'EXAMEN

Votre âge.....
Votre occupation.....
Voyez-vous mieux de loin ou de près?.....
Portez-vous des lunettes actuellement?.....
Depuis quand.....
Avez-vous subi quelque traitement à la vue?.....
La lumière vous fatigue-t-elle la vue?.....
Sentez-vous des douleurs aux yeux?.....

Nom.....

Adresse

CIGARETTES



SWEET CAPORAL

fumées
universellement



Les habits "Fashion Craft"
ont une coupe pour chaque
taille, différente et sont
faits dans une variété de
patrons pour plaire à tous.

LES MAGASINS

"Fashion-Craft"

231 Rue St-Jacques,
470 Rue Ste-Catherine Ouest
471 Rue Ste-Catherine Est,
178 Rue St-Jean' QUEBEC'